

Zeitschrift: Pionier: Organ der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Bern
Herausgeber: Schweizerische Permanente Schulausstellung (Bern)
Band: 15 (1895)
Heft: 12

Artikel: Comment la Géographie explique les phénomènes sociaux [Teil 2]
Autor: Poincard, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

die Untersuchung anbefohlen wurde, *wie die allzu weitläufige Kirch-
höre Münsingen verringert werden könnte*, aus Anlass der damali-
gen Kapitelsakten, also auf eine Andeutung Geistlicher hin, bei
welcher Untersuchung es jedoch geblieben ist bis auf diesen Tag!

Nach einer Handschrift auf der hiesigen Stadtbibliothek ¹⁾ zählte
Seedorf bei Aarberg 1746 *fünf* Schulen; *Diessbach* bei Thun *sechs*;
das Nähere über die Schülerzahl der einzelnen Schulen unten.

(Fortsetzung folgt.)

Comment la Géographie explique les phénomènes sociaux

par M. *Léon Poinsard*, Secrétaire général des Bureaux internationaux
de la propriété intellectuelle à Berne.

(Publication autorisée par l'auteur.)

(Fin.)

Le nord de l'Afrique est formé en grande partie, soit de plaines
et de vallées cultivables, soit de plateaux secs où l'herbe pousse au
printemps. Dans les plaines et les vallées, les circonstances ont con-
densé des groupes de paysans sédentaires qui récoltent des céréales.
Auprès d'eux, dans les parties les moins arrosées, et sur les pla-
teaux, des tribus de pasteurs nomades errent encore, transhumant
selon les saisons à la suite de leurs troupeaux. Ces tribus sont com-
posées de familles nombreuses, vivant en forme de communautés
qui réunissent en général plusieurs ménages sous l'autorité d'un aïeul.
Comme les ressources de ces pâturages maigres sont limitées, on
les complète, d'abord en imposant aux sédentaires des contributions
en nature, surtout en grains; en second lieu, on fabrique sous la
tente, en outre de ce qui est nécessaire à la famille, des objets
communs qui se vendent ou se troquent dans les marchés péri-
odiques des villages des confins. Dès lors, les rôles se distribuent
ainsi dans chaque groupe familial: les hommes sont pasteurs, guer-
riers, pillards et trafiquants; ils lèvent l'impôt, razzient les villages
qui osent résister et les tribus rivales, fréquentent les marchés et
se reposent. Tout autre soin leur paraît au-dessous de leur dignité.
Quant aux femmes, elles font tout le reste: ouvrières, ménagères et
servantes, leurs moments sont absorbés par les nécessités de cette
vie pauvre et rude²⁾; aucun ne reste libre pour la culture de l'esprit.

¹⁾ Misc. Bern H. H. III, 10.

²⁾ La mouture des céréales à la main, par exemple, est pour la femme arabe
une cause importante d'asservissement, à cause de la main-d'œuvre considérable
qu'elle réclame.

Telle est la raison pratique et irréductible de leur servitude. Pour modifier ce régime, il faudrait changer le mode d'existence entier de ces populations, tout simplement.

Prenons maintenant un exemple exactement contraire. Nous le trouverons encore sur cette terre d'Afrique, mais plus au sud, en plein Sahara. Ce vaste espace n'est pas vide d'habitants, vous le savez; les *Touareg* qui le parcourent au trot de leurs *mehara* sont maintenant très connus. Pour bien comprendre pourquoi et comment ils vivent là, nous devons justement nous souvenir des caractères essentiels du milieu. Le Sahara peut être considéré dans son ensemble comme une immense contrée où il ne pleut presque jamais, par suite du jeu des courants atmosphériques. Mais cette contrée est semée de pâtés montagneux parfois élevés, dont les sommets retiennent et condensent assez de vapeurs pour arroser leurs flancs et leurs vallées, et faire croître une végétation souvent fort belle. Ce sont autant de centres où une population restreinte pourrait vivre à la rigueur de pâturage et de culture. On conçoit donc qu'un certain nombre d'individus, poussés par les circonstances, aient pu se réfugier là. Mais ce n'est pas tout. Un commerce assez actif se poursuit encore de nos jours, par caravanes, entre le nord et le centre de l'Afrique. C'était bien autre chose quand les marins d'Europe ne connaissaient pas encore les routes de l'Atlantique. Alors la Méditerranée était reliée au Soudan par plusieurs lignes jalonnées par les puits nécessaires aux nombreuses caravanes qui les suivaient. Un voyageur¹⁾ raconte que, entre El Golea et le Tidikelt, sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres, dans toutes les parties pierreuses, on a écarté peu à peu les cailloux gros et petits, pour former une piste libre de 8 à 10 mètres. Il a fallu bien des années et beaucoup de passages pour achever ce travail.

Les gens du désert peuvent tirer parti du trafic des caravanes de deux façons différentes: en les servant, ou en les pillant. Dans la plupart des cas, ils les servent comme guides, chameliers, interprètes et gardes, moyennant rémunération; en outre, les chefs de tribus touareg font payer un droit de passage et de sauf-conduit à l'entrée de leur territoire. Souvent aussi on attaque pour le piller tel convoi guidé par des concurrents, ou réfractaire à des exigences trop grandes. Par ces divers moyens, ces populations vivent d'une existence pénible sans doute, mais presque opulente. Les hommes

¹⁾ Soleillet, cité par E. Reclus. *Géographie universelle*.

courent le désert une bonne partie de l'année, mais ils ramènent dans leurs villages les produits variés des villes du nord et des campagnes du sud, des dattes, des grains, des étoffes, des bijoux, des armes, des esclaves. Dans leurs pâturages ils nourrissent de nombreux chameaux de charge et de course, des chevaux, des bœufs à bosse, des moutons, des chèvres. Leurs esclaves font un peu de culture. Et pourtant, à notre époque, les choses ont bien changé; le commerce a pris d'autres voies, les caravanes sont devenues rares et les ressources se sont réduites dans une proportion considérable. Aussi les Touareg du désert, qui ont fourni jadis ces flots de peuples berbères dont le midi de l'Europe a connu la domination, ne sont plus aujourd'hui que les débris bien appauvris des puissantes tribus d'autrefois.

Les travaux principaux des Touareg: conduite et convoi des caravanes, commerce et pillage par occasion, ont pour conséquence immédiate de les éloigner fréquemment et pour longtemps de leurs familles. La direction de celles-ci revient donc nécessairement aux femmes, et ce n'est pas là une mince fonction, malgré la décadence du type. Il faut administrer le troupeau, commander aux esclaves et aux serfs,¹⁾ conserver les biens acquis, élever les enfants. La femme targui²⁾ ne manque pas d'occupations, mais elles sont très différentes de celles de la femme arabe, qui travaille surtout de ses mains, tandis que l'autre fait agir principalement son intelligence et sa volonté. Aussi, sa condition est bien différente, et en harmonie avec le rôle qu'elle joue. Selon Duveyrier, un voyageur qui a résidé quelque temps chez les Touareg du nord, „la femme est chez eux l'égale de l'homme Jeune fille, elle reçoit de l'éducation. Jeune femme, elle dispose de sa main, et l'autorité paternelle n'intervient que pour prévenir les mésalliances Son autorité est telle que, bien que la loi musulmane autorise la polygamie, elle a pu imposer à l'homme l'obligation de rester monogame.“ Entre temps elle étudie la grammaire, la poésie, la musique, reçoit librement ses amis des deux sexes et organise de véritables cercles de conversation où l'on déploie tous les raffinements d'une galanterie chevaleresque.“ Selon E. Reclus, qui parle d'après plusieurs explorateurs français et allemands, „l'usage ne défend nullement aux dames touareg d'avoir des servants d'amour, en l'honneur desquels elles brodent des voiles et

¹⁾ Certaines tribus sont placées sous la domination des autres et sont tenues de les servir.

²⁾ Singulier de Touareg.

composent des vers." Ajoutons immédiatement que les mœurs sont cependant plus pures que dans nos sociétés occidentales, et que l'adultère est sévèrement réprimé.

L'importance du rôle de la femme targui paraîtra plus considérable encore, si l'on songe qu'elle garde un patrimoine personnel, et que la filiation, ainsi que le rang, sont déterminés par son propre sang.¹⁾ Chez les Touareg on est fils d'une telle, et non pas d'un tel; on succède par les femmes, non par les hommes; on entre dans la vie active sous la direction d'un oncle maternel, non du père. Enfin, rien de ce qui concerne les intérêts communs de la tribu n'est décidé sans l'avis préalable des matrones ou douairières. Tel est le résultat des circonstances de lieu et de travail qui font de la femme le pilier principal de l'édifice familial en l'absence régulière et prolongée du mari. Beaucoup d'Européennes auraient lieu d'envier l'autorité des dames touareg; il n'est pas mauvais d'indiquer que cette autorité est proportionnée exactement à l'étendue de leurs devoirs et de leur responsabilité.

Je pense, Mesdames et Messieurs, que cette démonstration vous paraîtra décisive. Cependant, pour vous convaincre pleinement, je prendrai un troisième type comme contre-épreuve.

Lorsque les Européens pénétrèrent chez les peuplades²⁾ qui occupaient la région forestière (aujourd'hui presque entièrement déboisée), qui borde la rive sud des grands lacs américains, ils furent frappés par un spectacle tout nouveau pour eux. Ces Peaux-Rouges habitaient des villages parfois assez considérables, dans lesquels on voyait les hommes vivre dans un état de complète indolence, fumant, causant ou dormant, tandis que les squaws (femmes) paraissaient accablées de travail. Elles coupaient et apportaient le bois et l'eau, faisaient la cuisine, filaient, tissaient, cousaient, confectionnaient des ustensiles, soignaient les enfants, et, de plus, cultivaient du maïs. A d'autres époques, les hommes partaient en masse à la chasse, ou parfois à la guerre, et étaient suivis par des squaws chargées des objets de campement et des provisions. Ces malheureuses n'étaient en apparence que des esclaves accablées de besogne, dont le sort appelait la pitié.

Plus tard, lorsqu'on eut observé plus complètement ces mœurs singulières, on s'aperçut que les squaws n'étaient pourtant pas aussi méprisées qu'elles le paraissaient tout d'abord. Dans la famille, leur

¹⁾ C'est le *matriarcat* qui, on le voit, sort naturellement du régime du travail.

²⁾ Les Hurons-Iroquois.

autorité était fort grande; souvent même une seule femme avait plusieurs maris ¹⁾ choisis par elle-même. Du reste, leur liberté était si grande à ce point de vue, qu'elles pouvaient contracter des unions temporaires successives avant le mariage définitif; chacune était constatée par un collier de coquillages, et celles qui en avaient le plus autour du cou n'étaient pas les moins recherchées. Dans la tribu, les affaires communes n'étaient décidées qu'après l'expression de leur avis. Mieux encore, elles désignaient des conseillers (sachems) qui gouvernaient d'accord avec les anciens, et si la lignée du chef venait à s'éteindre, son successeur était désigné par la plus noble matrone de la tribu. ²⁾ Vous voyez par là que si la condition des femmes huronnes et iroquoises était dure, on ne saurait pourtant l'assimiler à celle des esclaves. La raison de ces faits curieux se trouve dans les circonstances que voici.

Ces populations habitaient un pays forestier, semé de clairières, de collines, de cours d'eau coupés de chutes ou rapides nombreux, dans lequel les parcours étaient difficiles pour des familles et des tribus entières. Elles étaient donc portées à se sédentariser, et elles construisaient des villages palissadés au milieu des plus vastes clairières. Mais il ne suffit pas de se loger, il faut vivre. Le sol étant fertile, les Peaux-Rouges auraient pu se transformer en paysans et vivre de leurs récoltes. Ils n'y songèrent point, parce que les bois d'alentour leur offraient certaines ressources spontanées: du gibier, des fruits et des racines sauvages. Puis, cela ne suffisant plus, on obligea les squaws à cultiver le maïs autour des villages. Il se forma de la sorte deux groupes de producteurs: celui des hommes, qui allait chercher au loin les animaux de la forêt ³⁾; celui des femmes, qui recueillait sur place une céréale productive et nourrissante. Ces deux groupes jouaient de la sorte des rôles équivalents. Sans le maïs récolté par les squaws, les hommes auraient souffert souvent de la famine, le gibier étant devenu relativement rare; sans la venaison rapportée par les chasseurs, les femmes auraient fait maigre chère. De là l'égalité de situation établie entre eux au point de vue social. Parfois même la femme l'emportait, son travail produisant plus que celui des hommes, ce qui l'incitait à prendre plusieurs maris, c'est-

¹⁾ C'est la *polyandrie*, dont la cause est expliquée par les circonstances de lieu et de travail, nous le verrons tout à l'heure.

²⁾ On trouvera des détails plus circonstanciés dans une série d'articles publiés par M. de Rousiers dans la revue *La Science sociale*, année 1890, d'après Laharpe, Parkmann, etc. etc.

³⁾ Et le poisson des rivières.

à-dire plusieurs chasseurs et pêcheurs,¹⁾ pourvoyeurs de viande et de peaux.

On pourrait multiplier ces exemples, qui ne se différencient au fond que par des nuances dues aux circonstances différentes des milieux et des travaux. Mais le temps passe, et je voudrais vous indiquer encore une autre application, également très intéressante, des études géographiques. Je laisse donc là le „féminisme“, pour vous parler d'une autre théorie en *isme*, aussi très en faveur de notre temps, et présentée comme une nouveauté merveilleuse et pleine d'avenir, bien qu'elle soit en réalité vieille comme le monde. La géographie va nous indiquer où et comment elle s'applique naturellement, c'est-à-dire à bon escient.

II.

L'école du socialisme collectiviste a dans certains pays des adeptes nombreux, qui voudraient voir disparaître la propriété individuelle. Chaque peuple devrait former, d'après eux, un groupe au sein duquel tous les biens, étant mis en commun, seraient exploités par tous dans l'intérêt de chacun, les revenus étant distribués sur le pied de la plus parfaite égalité. Cette conception, qui nous paraît au premier abord représenter le dernier mot de l'utopie, n'est pas cependant une invention *a priori* de l'esprit humain. Elle formule théoriquement une organisation sociale naturelle qui existe à l'heure actuelle, non pas comme exception singulière, mais bien à titre de combinaison fréquente et répandue sur de vastes espaces. On peut même dire que le communisme, ou plutôt le communautarisme, avec des nuances nombreuses, constitue l'un des types sociaux les plus importants par le nombre des familles dont il domine plus ou moins le régime, l'activité et les rapports mutuels. Il se rencontre à l'état pur, intense, dans certaines régions, où il a été maintenu par des circonstances spéciales depuis les origines de l'humanité jusqu'à l'époque actuelle.

C'est ainsi que dans la partie centrale de l'Asie, sur le système de hauts plateaux qui s'étend entre l'Himalaya et les monts Iablonoi, on rencontre un certain nombre de groupes nomades constitués chacun en forme de communauté absolue. Il en est qui comptent trois cents personnes et plus, possédant des milliers de têtes de

¹⁾ Chez les Algonquins, ou Peaux-Rouges de l'Ouest, chasseurs de bisons, comme le gibier était abondant, on observait au contraire la polygamie, un seul homme pouvant nourrir plusieurs femmes avec le produit de sa chasse.

bétail : bœufs, chevaux, chameaux, moutons et chèvres. Ces groupes sont formés des membres d'une seule et même famille : aïeuls, enfants, petits-enfants, gendres et belles-filles, qui tous vivent d'une existence invariable et simple. Les hommes gardent les troupeaux à cheval, maintiennent les animaux dans les limites fixées temporairement, vont à la recherche des bêtes égarées, chassent les animaux sauvages, confectionnent leurs armes et leurs harnais ; la plupart du temps, ils demeurent plongés dans une inactivité rêveuse, passant de longues heures dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, suivant de vagues pensées à travers le brouillard émané de leurs pipes de cuivre, contemplant avec une sorte de béatitude l'immensité des plaines herbues étalées devant eux comme un océan de verdure. Parfois aussi, ils se réunissent pour entendre les récits imagés d'un barde errant d'aoul en aoul¹⁾, ou les souvenirs d'un ancien. Enfin, les jeunes gens se livrent volontiers à des jeux qui leur permettent de déployer leur force ou leur adresse.

Les femmes préparent le feutre, filent et tissent la laine, dressent les tentes, cousent les vêtements, fabriquent les ustensiles très simples du ménage et préparent les aliments. Leur condition est subordonnée sans être trop pénible, car on ne fait point usage de grains à moudre, et l'on ne cherche guère à fabriquer pour la vente, les troupeaux suffisant presque complètement à faire vivre la famille ; en dehors du thé, des armes, de la poudre à tirer, du tabac, de quelques tissus fins et de menus bijoux, on n'achète presque rien au dehors. La fortune de la famille — exception faite de quelques objets absolument personnels — est commune à tous ; chacun travaille pour l'ensemble et reçoit sa part des produits, proportionnée à ses besoins, cela non pas en vertu d'une tolérance, mais d'un droit. Le groupe est ici le ferme soutien de l'individu, et celui-ci n'est rien en dehors de son groupe. Sorti de la famille, il n'est plus qu'un vagabond, qu'un proscrit, sans appui et sans moyen de vivre au sein d'une nature qui donne beaucoup, mais sous une seule forme inutilisable directement par l'homme : celle de l'herbe.

Voilà bien, semble-t-il, l'idéal de nos communistes : une vie indolente et sans soucis ni risques, au sein d'un groupe sur lequel on peut compter en tout et toujours. Tel est le côté séduisant de la médaille, considérons à présent le revers.

Il est assez facile de concevoir une famille du genre indiqué plus haut, errant de pâturage en pâturage à la suite de ses trou-

¹⁾ *Aoul*, réunion de tentes.

peaux, vivant de leur lait et de leur chair, s'abritant et se vêtant à l'aide de leurs peaux et de leur laine, coulant une existence uniforme et douce au milieu des perspectives grandioses qui l'environnent. On comprend moins aisément comment une telle association peut se maintenir de génération en génération, sans jamais se rompre par l'effet d'inévitables discordes intestines. Réunisses chez nous, dans une même maison, quelques ménages issus ou non d'une commune origine; appliquez-les aux mêmes travaux, invitez-les à partager chaque jour les ressources communes, et vous verrez le résultat. Bientôt la mésintelligence, les jalousies, les colères et les rancunes viendront rompre violemment la communauté,¹⁾ et chaque ménage tirera de son côté. D'où vient donc la stabilité des grandes familles de la steppe asiatique? Des qualités morales individuelles éminentes de la race? Nullement, mais plutôt d'une organisation sortie tout naturellement des circonstances et des besoins qui en sont issus.

Chaque famille nomade et communautaire tartare ou mongole est placée sous la direction d'un chef qui est en même temps un ancêtre, et dont l'autorité ne connaît point de bornes. Au milieu de ces solitudes, il est à la fois pour ses proches un père ou un aïeul vénéré, un pontife qui inspire le respect, un magistrat dont les sentences sont sans appel, un souverain absolu. Nul ne saurait lui résister ou lui désobéir, sans s'exposer au blâme général et à une correction sévère, ou bien à un exil volontaire plein de risques. En d'autres termes, la communauté de famille ne peut subsister, même ici, que sous la pression d'une tyrannie d'allure paternelle, sans doute, mais qui n'en maintient pas moins l'individu dans une étroite situation de dépendance. Nul n'agit sans ordre; jeunes gens et jeunes filles sont mariés sans que leurs goûts entrent en ligne de compte; personne ne peut songer à s'élever au-dessus de la médiocrité et de la barbarie communes. Dans ces conditions, chaque individu devient une sorte de machine mue par une volonté centrale unique, et qui fait indéfiniment le même mouvement de va et vient dans le cercle étroit où elle est placée. Aussi, avec un pareil régime, point de progrès possible: la race est sans ressort, l'initiative personnelle lui est inconnue, elle reste immobile, toujours la même, et suit avec indifférence le cours des siècles. La vie des patriarches

¹⁾ Il existe cependant çà et là, en Occident, de petits groupes de communautés réduites à deux ou trois ménages. Leur raison d'être réside précisément en ceci, qu'ils vivent dans les régions où le pâturage domine (Alpes, Jura, Pyrénées, etc.).

d'aujourd'hui, décrite par les voyageurs, est exactement semblable à celle des rois-pasteurs dont parle la Bible; trois mille ans ont passé, mais la famille patriarcale, communautaire et nomade, n'a rien changé à sa constitution, à ses mœurs!

D'où provient cet attachement inébranlable aux formes anciennes, à la vie d'autrefois? A des tendances personnelles, à un goût traditionnellement transmis de génération en génération? Cela ne se peut pas, ces motifs sont insuffisants. L'attachement à la tradition ne suffit pas pour expliquer à lui seul un pareil phénomène, car nous savons que, partout en Occident, les groupes de population les plus fermement liés aux mœurs des ancêtres se modifient de jour en jour sous l'influence des faits et des idées modernes. La vraie raison de cette stabilité extraordinaire, c'est la géographie qui va nous la dire.

L'immense plateau des pasteurs tartares et mongols s'étend sur une surface beaucoup plus longue et plus large que l'Europe; sa hauteur est variable, mais toujours très considérable, et il est flanqué des plus hauts sommets du globe.¹⁾ C'est en somme le massif terrestre le plus considérable et le plus élevé du monde entier. Dans ces espaces portés à 3000, 4000 et 5000 mètres d'altitude, le climat offre des caractères très tranchés. D'abord, la région est parcourue par des vents réguliers et secs qui balayent les vapeurs et laissent tomber peu de pluies; certaines parties sont même tout à fait arides. En revanche, l'hiver, fort long, couvre le sol d'une épaisse couche de neige. Au printemps, la chaleur survient presque sans transition; en peu de jours la neige fond et imbibe profondément le sol; l'herbe croît avec une rapidité surprenante, atteint en quelques semaines une hauteur de 1 m 50 à 2 m, puis se dessèche sous l'action du brûlant soleil de l'été. Mais elle a eu le temps d'étouffer les quelques plantes ligneuses qui ont elles aussi germé en avril ou mai, si bien que les arbres n'arrivent jamais à croître, sauf dans quelques parties arrosées et abritées; le plateau est donc en quelque sorte le royaume exclusif des graminées, la Terre des Herbes. Après l'été, un court automne précède l'hiver, la neige tombe, couvre et comprime l'herbe sèche qu'un froid très vif conserve jusqu'au printemps suivant; il suffit donc de l'écarter pour trouver une réserve naturelle de fourrage.

¹⁾ Une mesure 8840 mètres, 17 plus de 7500m, 40 plus de 7000 m.

Tel est le mécanisme à la fois simple et merveilleux qui fait du haut plateau d'Asie la forteresse du communisme. En effet, il est aisé de comprendre comment, dans un milieu tel que celui que nous venons de décrire, isolé, intransformable, incapable de produire autre chose que du fourrage, les habitants ne peuvent se livrer qu'à un travail unique : l'élevage du bétail. Pour vivre exclusivement des produits du troupeau, celui-ci doit être proportionné au nombre de bouches à nourrir, et pour suffire à toutes les exigences de l'existence courante au milieu de vastes espaces déserts, où les approvisionnements par achat sont rarement possibles, il est nécessaire de se tenir réunis en groupes importants. Du reste, la population ne saurait se condenser en villages sédentaires, car bientôt l'herbe manquerait au bétail ; il faut donc se déplacer fréquemment pour gagner un campement nouveau, encore intact. Dans ces conditions, les habitants du plateau sont amenés par la force même des choses à former des bandes nomades dont la parenté forme tout naturellement le cadre. Pour maintenir unies ces familles nombreuses, pour contenir chez leurs membres les passions et les instincts, pour obliger chacun à remplir sa tâche, pour guider gens et bêtes à travers les solitudes, vers les points où se rencontrent l'herbe et l'eau, également indispensables, un chef suprême, absolu, unanimement obéi et respecté, est nécessaire ; de là le patriarcat avec tout son prestige et son autorité sans limites, de là aussi l'influence des vieillards en général, dépositaires de toutes les connaissances utiles à la famille, de toutes les traditions dont le récit charme la vie monotone du désert. Tout cela provient de la nature du milieu physique, combinée avec celle de l'art nourricier.

En résumé, les Tartares et les Mongols nomades jouissent d'une assez grande sécurité quant aux exigences matérielles de la vie ; ils travaillent peu, et recueillent paisiblement les dons abondants, mais sans variété, d'une nature à la fois rude et généreuse. Est-ce à dire pour cela que leur sort est enviable ? Point du tout. L'impossibilité de tirer du sol autre chose que de l'herbe et un peu de bois, la nécessité de vivre indéfiniment du travail très simple de l'art pastoral, les maintiennent invinciblement attachés à la tradition. Immobiles dans un état de barbarie très caractérisé, malpropres, ignorants, superstitieux, indolents, courbés sous le joug du despotisme patriarcal, dénués de toute initiative personnelle, ils n'occupent pas un rang bien élevé dans la famille humaine. Ce ne sont pourtant pas des sauvages, rendons-leur cette justice ; ils possèdent des qualités très

appréciables: ils sont religieux, hospitaliers, braves, honnêtes et loyaux entre eux (mais non pas vis-à-vis des étrangers). Il n'en est pas moins vrai que leur sort ne peut paraître digne d'envie qu'aux gens paresseux, sans énergie, sans initiative et sans intelligence. Chez nous, l'activité et la valeur personnelles, le désir et la volonté de réussir sont des levains qui agissent sans cesse pour pousser à la surface les individualités éminentes, qui remuent les sociétés jusque dans leurs profondeurs, qui les obligent à une fermentation permanente, à un rajeunissement constant. Plus ces levains sont actifs, et plus la société est vivante et puissante. Sans doute, ce travail intérieur ne peut soutenir toutes les faiblesses, ni guérir radicalement toutes les maladies sociales. Mais du moins, en développant les initiatives par l'éducation, en les mettant à l'aise par la liberté, en leur facilitant les voies par l'appui réciproque et indépendant des volontés individuelles, on peut réduire au minimum les inconvénients et les difficultés résultant des imperfections de la nature humaine. Le communisme a justement pour effet de comprimer les initiatives, d'énervier les volontés, de nécessiter la tyrannie, d'enrayer le progrès, et de préparer la barbarie par l'étouffement des intelligences. Tels sont ses résultats dans les pays où la force des choses obligent l'homme à le pratiquer. Dites-moi maintenant s'il serait logique et salubre de l'importer dans les régions plus fortunées où le travail permet à l'homme de varier à l'infini la direction de ses efforts, et donne à ceux qui ont l'esprit ferme, l'intelligence ouverte, le cœur haut, les moyens de se procurer individuellement l'aisance, voire même la richesse, avec toutes leurs satisfactions — et aussi avec tous leurs soucis.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce que la géographie peut nous enseigner, si nous l'étudions avec tout le soin et toute l'application qu'elle mérite. J'espère que cette causerie, bien qu'un peu décousue et écourtée, vous aura intéressés, en vous inspirant le désir de pénétrer plus avant dans ces questions si actuelles, qui touchent à l'avenir même de l'humanité, et spécialement des nations occidentales, dont nous sommes.

Berichtigung. Nr. 11, Seite 174, Zeile 10 von oben lies „Branchen“ statt „Besucher“. Seite 174, Zeile 14 von oben lies „Metallarbeiten“ statt „Metallarbeiter“.